

Interview au Figaro littéraire (1er septembre 1966) Mots-clés : Albi – Anthologie de la poésie française – Architecture – Art – Bibliothèques – Bretagne – Cinéma – Civilisation – Culture – Éducation nationale – Femmes – Histoire/mémoire – Latin – Littérature – Livre – MJC – Musées – Pampelonne – Portrait de Georges Pompidou – Télévision – Théâtre – Université Cette interview est publiée dans le Figaro littéraire le 1er septembre 1966, en première page. Michel Droit, éditorialiste au Figaro, est l'interlocuteur attitré du général de Gaulle à la télévision. Georges Pompidou l'a reçu le jeudi 25 août à 17h00, et a relu l'article avant parution (la version dont dispose l'IGP porte quelques marques de correction).

Question – Dans l'Anthologie de la poésie française, que vous avez publiée en 1961 chez Hachette, vous écriviez que le renouvellement, en art, est rare. Cinq ans ont passé depuis. Vous semble-t-il que, au cours de cette période, un renouvellement se soit manifesté dans les arts plus qu'à d'autres moments de notre civilisation ?

Réponse – L'art, grâce au ciel, n'est pas l'industrie des plastiques et il n'est pas nécessaire qu'un renouvellement se manifeste tous les cinq ans ! On peut même affirmer que les siècles les plus riches et les plus tourmentés ne connurent pas plus de deux ou trois changements importants dans les arts. Je reconnais que ce n'est pas exact de la période contemporaine. Depuis cent ans les tendances et les écoles se succèdent à un rythme accéléré : impressionnistes, pointillistes, nabis, fauves, expressionnistes, cubistes sans compter l'orphisme, le dadaïsme, le surréalisme, la peinture abstraite avec ses quatre ou cinq tendances successives ou simultanées et j'en passe !

C'est un signe de vitalité exceptionnelle, peut-être aussi, en profondeur, la révélation d'une certaine faiblesse. Tout n'est pas faux dans la fameuse phrase de La Fresnaye, « Incapable de rivaliser avec la peinture ancienne celle de notre temps s'en tire par des moyens à côté. » Mais je l'approuve tout à fait quand il ajoute : « Il est vain de lui faire grief de ses réussites. » En tout cas en peinture les années récentes semblent bien marquer un de ces changements d'orientation avec la réapparition en force du figuratif.

Question – Que pensez-vous de l'apport du « Nouveau Roman » ? A-t-il enrichi notre connaissance des individus grâce à de méticuleuses explorations psychologiques comme celles de Nathalie Sarraute dans le Planetarium ? A-t-il aussi, selon vous, inventé une manière de décrire le monde qui nous entoure ?

Réponse – J'attache de l'importance et beaucoup d'intérêt au « Nouveau Roman ». Mais il ne date pas de 1961. Molloy est de 1951, Les Gommages de 1953, L'emploi du temps de 1957, pour ne citer que ceux-là. Vous parlez d'enrichissement de notre connaissance des individus... Je ne crois pas, quant à moi, que cet enrichissement soit un produit de la technique. Il dépend avant tout du talent de l'auteur et de ce point de vue, Beckett, Robbe-Grillet, Butor ou encore Marguerite Duras et même, si vous voulez, Nathalie Sarraute n'en manquent pas. Toutefois, le Nouveau Roman traduit un effort pour inventer une manière de décrire. Plus exactement, une manière de voir. Voir quoi ? Vous dites le monde qui nous entoure. Je dirais plutôt : le monde qui est en nous. L'éternel sujet de la littérature, c'est l'homme, sa nature et sa destinée. Et l'on voit bien en quoi ont consisté les efforts de renouvellement de cette étude de l'homme. Les romanciers traditionnels se posent en spectateurs décrivant ce qui se passe, ce qui se dit, ce qui se manifeste et leur talent consiste à nous

faire pénétrer par effraction progressive dans l'intérieur des âmes. Puis on a imaginé que l'auteur du récit soit un des acteurs, ou même tous les acteurs, successivement ou simultanément, permettant ainsi au romancier, par des procédés comme le monologue intérieur, de peindre ses personnages tels qu'ils se voient eux-mêmes et tels que les voient les autres. Dans les deux cas, le romancier s'attribue un don de double vue, dont il use selon des modalités variables et grâce auquel il peut non seulement connaître les actes mais aussi lire dans la pensée des acteurs. Ce qui me paraît peut-être le plus intéressant dans l'art nouveau, c'est la façon dont il tire parti des techniques actuelles. Le dialogue d'un film de Godard, par exemple, restitue un enregistrement au magnétophone des conversations et de bruits entendus comme au hasard d'une promenade dans les lieux où se déroule la vie moderne. Dans certains romans, l'auteur décrit ce que verrait l'œil d'une caméra, c'est-à-dire des actes, des gestes, des attitudes qu'il enregistre sans les interpréter ni les expliquer mais la succession finit par reconstituer les êtres, créer une atmosphère et exprimer une conception de l'homme et de la vie. Le raffinement dans *La Jalousie* par exemple, veut que cet œil enregistreur soit l'œil d'un des acteurs principaux du drame. Le procédé a de la force par le contraste entre l'impassibilité apparente d'une vision purement mécanique et la violence des sentiments suggérés et se prête tout particulièrement à la peinture des obsessions. Mais on trouve dans le Nouveau Roman bien d'autres procédés comme les bouleversements chronologiques ou les répétitions, dont il use et abuse parfois. Au total, il y a là un apport neuf et qui me passionne.

Question – Vous reprochiez à bon droit à Voltaire d'avoir fait un pastiche permanent de Corneille et surtout de Racine. Pensez-vous que le roman tel qu'il a été pratiqué au XIXe siècle par Balzac, Flaubert, Zola est devenu un genre aussi révolu que la tragédie classique et que l'écrivain d'aujourd'hui qui choisirait encore cette méthode romanesque se condamnerait lui aussi au pastiche ?

Réponse – Je ne pense pas que le roman du XIXe siècle soit aussi révolu que la tragédie classique, tout au moins pour l'essentiel. Car dans le roman traditionnel, les « procédés » sont accessoires. L'auteur cherche à raconter une histoire de la façon la plus naturelle du monde, même lorsqu'il y a beaucoup de travail dans ce naturel. L'expérience peut toujours être recommencée et le succès est affaire de talent. La technique de Françoise Sagan n'est pas différente de celle de Madame de La Fayette, de Benjamin Constant ou de Radiguet. La tragédie classique, elle, est le genre conventionnel par excellence, avec des règles étroites et contre nature, même si Boileau les a défendues, voire imposées, au nom de la vraisemblance. Par là, elle représente l'effort peut-être le plus grand qui ait été fait pour atteindre l'art pur, pour imposer la discipline de l'esprit, c'est-à-dire l'art, à l'expression du réel. Mais les successeurs ont cru qu'il suffisait de garder les règles, c'est-à-dire les procédés, et l'art est devenu artifice. Il ne suffit pas d'aligner des petits carreaux pour être Mondrian, ni d'assembler en un lieu, en un jour des personnages nobles s'exprimant en alexandrins pour être Racine. Question – Ne vous semble-t-il pas qu'un esprit commun anime les créateurs d'aujourd'hui en littérature, comme en peinture ou au cinéma, comme jadis les musiciens et les peintres au moment de l'impressionnisme et, plus tard, du cubisme ? Réponse – Assurément, oui. Le classicisme, le romantisme, l'impressionnisme ont dominé à la fois littérature, peinture, musique. Il en est de même aujourd'hui. Seulement l'interpénétration immédiate des influences, le fait que notre civilisation ne soit plus seulement française, ni européenne, mais mondiale, la volonté de renouvellement perpétuel qu'impose le commerce à des arts tels que le cinéma, la chanson ou la peinture, tout cela rend plus difficilement saisissable l'unité ou la continuité. Mais soyez certain qu'il y en a une et qu'elle se dégagera avec le recul nécessaire. Il y a dans le foisonnement actuel une

grande richesse mais aussi une bonne part d'agitation factice – et qui dissimule ce qui résistera au temps.

Question – À quelles conditions ce renouvellement vous paraît-il enrichissant pour les futurs écrivains et surtout pour le public ? Pensez-vous qu'il risque d'aboutir à une littérature byzantine, à un cinéma pour mandarins ? On reproche souvent à la Nouvelle Vague de déconcerter le grand public. Il y a, sans doute, le succès du Livre de Poche mais les statistiques affirment qu'un Français sur trois n'ouvre jamais un livre. À qui la faute ? Est-ce que nous manquons d'écrivains « humains », « universels », comme on disait d'un Tolstoï et d'un Romain Rolland ?

Réponse – Tout renouvellement déconcerte le public et même, souvent, les initiés. Mais comme l'œil, comme l'oreille, l'esprit s'habitue et s'habitue de plus en plus vite. Les enfants assimilent actuellement sans difficulté des notions scientifiques qui étaient, il y a cinquante ans, réservées à quelques spécialistes. Je ne crains donc pas le mandarinat. Ce qui reste vrai, c'est qu'il y a des artistes et non des moindres, dont l'œuvre s'adresse et s'adressera longtemps, parfois toujours, aux happy few dont parlait Stendhal. Je citerai, par exemple, Mallarmé. Il y en a d'autres qui, d'emblée, touchent tous les hommes, sans tomber dans la vulgarité, de même qu'on peut être orateur sans être démagogue. C'est le cas, assurément, des plus grands. Homère, je pense pour les Grecs antiques ou Virgile pour les Romains, ou Shakespeare ou Cervantes, ou Hugo ou – en effet, Tolstoï. Permettez-moi de ne pas placer Romain Rolland dans cette série. Le Livre de Poche prouve que beaucoup de nos écrivains rencontrent un très large public dès lors qu'on les lui rend financièrement accessibles. Le « Nouveau Roman », la « Nouvelle Vague » au cinéma, la peinture abstraite, ne sont pas, il est vrai, dans cette ligne. Mais il ne faut rien exagérer. Il suffit d'un prix Goncourt pour qu'un Proust, un Malraux, un Camus ou un Julien Gracq même, rencontre le grand public et les tirages se multiplient par 20 et par 100. Ce ne sont pas les masses qui sont imperméables à l'art, c'est l'art qui n'est pas mis matériellement à leur portée. La solution relève de l'action culturelle de l'État, mais aussi de la politique des éditeurs, des distributeurs. L'artiste, selon moi, n'a pas à se poser la question du public qu'il veut atteindre car en fin de compte il s'adresse aux hommes, donc à tous. Le reste est affaire d'organisation de la société. C'est dans ce domaine, à coup sûr, que nous avons encore en France de grands progrès à accomplir comme le démontrent vos statistiques dont je discute d'ailleurs la précision. Question – Votre génération, à l'École normale, travaillait encore beaucoup en histoire littéraire selon la méthode de professeurs comme Lanson et Daniel Mornet. Depuis, la philosophie s'est infiltrée dans la critique littéraire. Le marxisme, et la psychanalyse en particulier, ont donné à l'étude des œuvres littéraires un éclairage nouveau. Il y a eu d'abord Alain, puis Bachelard, Sartre et aujourd'hui Starobinski, Goldmann, Barthes, Jean-Paul Weber. Les uns recherchent les thèmes obsessionnels de l'écrivain, d'autres considèrent l'œuvre comme le reflet d'un groupe social, sans considération pour l'auteur. Que pensez-vous de cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes ? Réponse – Je ne vous cacherai pas que j'ai peu subi l'influence de Lanson et de Daniel Mornet. Leurs cours et manuels sont utiles pour la préparation des examens et d'ailleurs fort instructifs, mais explorent les alentours plus qu'ils ne fouillent et commentent plus qu'ils ne pénètrent. C'est pourquoi je me félicite de ce que vous appelez l'infiltration de la philosophie dans la critique. Marxiste, elle a approfondi la connaissance des œuvres littéraires dans la mesure où celles-ci sont le produit d'une société, voire d'une classe. Inspirée de la psychanalyse, elle projette des lueurs révélatrices dans les profondeurs du conscient et de l'inconscient des écrivains. L'une et l'autre ne se contredisent pas, elles se complètent. Mais ne nous berçons pas d'illusions excessives. Il ne suffit pas d'être philosophe pour être un critique pénétrant. La philosophie a son vocabulaire, je

dirais volontiers son jargon qui fait impression. Mais le couvercle, fût-il hermétique, recouvre assez souvent une pensée banale et des constatations d'évidence. Surtout, ce système de critique bute toujours sur le même obstacle, je veux dire l'incapacité à expliquer le talent. Un artiste est sans doute le produit d'un milieu social, il a son hérédité, ses obsessions, ses complexes. Mais rien de tout cela n'explique qu'il ait le don, qu'il s'agisse d'écriture, de peinture, de musique, ni ne rend compte de ce don. Il est des cas où cela devient aveuglant, où nous avons la démonstration par l'absurde de l'impuissance inhérente à toute critique de cet ordre : Cézanne, par exemple, ou Rouault, Claudel.

Question – Cette querelle n'est-elle pas, en somme, une querelle entre « littéraires » et philosophes ? Et vous semble-t-il que les philosophes aient comme envahi des secteurs qui jusqu'alors ne leur étaient pas ouverts ? Est-ce un bien ou y a-t-il un danger ?

Réponse – Je ne me plains pas de l'invasion des philosophes dans la critique littéraire. Ils nous ont, je le répète, réappris la critique en profondeur. Mais l'essentiel ne leur appartient pas, non plus d'ailleurs qu'aux autres. L'essentiel c'est le don créateur qui s'impose et n'explique pas. Dans la mesure où ceux que vous appelez les littéraires se borneraient à traduire les impressions que leur cause une œuvre d'art, ils seraient plus près de cet essentiel mais risqueraient de n'intéresser qu'eux-mêmes.

Question – « Le jour où l'amour dans nos mœurs supplantera l'érotisme, Musset redeviendra à la mode. » Vous écriviez dans votre Anthologie cette phrase qui semble manifester quelque nostalgie pour cette supplantation. Que pensez-vous du sort fait aujourd'hui à l'érotisme après tant de savants commentaires sur la littérature et le mal, Sade ou Gilles de Rais ?

Réponse – L'érotisme m'ennuie. Il a sa signification, bien sûr, et des sectateurs de grand talent. Il est peu d'artistes d'ailleurs qui ne lui aient fait sa part. Mais, à doses répétées, ou élevé à la hauteur d'une philosophie de l'art ou de la vie, il a bien du mal à se frayer une voie entre la pornographie et la démente. Et la littérature érotique est d'une intolérable monotonie. Voyez Sade précisément malgré son indiscutable génie. J'ajoute que la place prise par l'érotisme dans l'art, la pensée et la littérature d'aujourd'hui, comme dans la vie d'ailleurs, ne présage rien de bon, pour parler comme le docteur Knock. Les sociétés où l'érotisme s'étalait ont toutes mal fini.

Question – Vous avez été un des premiers à remarquer et à aimer la peinture abstraite. Comment la jugez-vous aujourd'hui ?

Réponse – J'ai aimé la peinture abstraite parce qu'elle est celle de ma génération. Le refus du « sujet » a correspondu, dans la première moitié du XXe siècle, à une lassitude et à un besoin. Aujourd'hui encore les grands peintres abstraits ont pour moi une puissance de rêverie, de poésie incomparable : Delaunay, Mondrian, Kupka, Staël, Klee ou Wols. Mais il est possible, il est même probable que la peinture abstraite cède aujourd'hui la place. Et les derniers tableaux que j'ai aimés sont de Martial Raysse lequel n'a rien d'abstrait !

Question – Ne pensez-vous pas que le Pop'art est une réaction nécessaire à l'éclipse du sujet et de la figure humaine qui a marqué la période abstraite ? À quelles conditions peut-il renouveler la peinture ?

Réponse – J'ai l'impression d'avoir en partie répondu. Quant aux conditions d'un renouvellement, cela dépendra du talent des peintres. Il so[?] « dans le vent », à coup sûr. Mais cela ne suffit pas pour durer.

Question – Quant à l'Op'art et à ses dérivés qui se manifestent par des combinaisons optiques souvent en mouvement, ne mettent-ils pas en péril le tableau de chevalet traditionnel ? Mais n'est-ce pas la conséquence du changement de décor de notre vie ?

Réponse – C'est possible. Mais attention : l'art, pour moi, ne fait pas partie du décor, si ce n'est secondairement. Un tableau n'est pas un ornement et la musique ne fait pas partie du « bruitage » comme on dit aujourd'hui. L'œuvre d'art, c'est l'épée de l'archange et il faut qu'il nous transperce. Elle n'est pas faite pour agrémenter notre vie quotidienne mais pour nous arracher à elle. Autrement dit, l'art n'est pas de la décoration. Disons qu'il reste « le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité. »

Question – Le grand public est encore déconcerté ces mouvements. N'est-ce pas que la formation esthétique dans l'enseignement est encore insuffisante par rapport à la formation littéraire ?

Réponse – Le grand public a toujours été déconcerté par la nouveauté artistique mais pas plus que l'Académie des Beaux-Arts. C'est vous dire ce que je pense de ce que vous appelez « la formation esthétique », comme de la formation littéraire d'ailleurs. L'un comme l'autre ne sont valables que pour ce qui est acquis, admis, classé.

Question – En conclusion, le monde n'ayant jamais connu autant de changements de mœurs, de révolutions techniques que depuis ces cinq dernières années, la littérature, les arts et la culture vous semblent-ils s'accorder à cette transformation ? Cet alignement est-il, selon vous, excessif ou encore trop timide ?

Réponse – Je crois en effet que la littérature, les arts et la culture cherchent à s'accorder à la transformation scientifique et technique de notre temps, non sans mal d'ailleurs. C'est un aspect – et non pas le moins révélateur – de la difficulté qu'éprouve l'humanité à « suivre » la révolution scientifique qui est son œuvre cependant. Notre monde ne ressemble plus du tout à ce qu'était le monde antique ou le monde du Moyen-Âge ou même encore le monde de 1830. Et pourtant, l'homme a fort peu changé, certains diront : fort peu progressé. Il y a là une contradiction profonde que l'art, expression de l'homme, cherche naturellement à résoudre. Je ne sais pas s'il y parviendra mais en tout cas, sûrement pas par la timidité. L'artiste moderne ne peut être qu'un aventurier – comme il le fut à tous les grands changements de l'histoire.

LES FRANÇAIS ET LA CULTURE

Question – Dans l'enseignement, l'étude du grec et du latin paraît en régression. Est-ce un signe d'une évolution irréversible ou bien peut-on arriver à conserver une place assez grande aux études dites « classiques » ?

Réponse – La régression du grec et du latin est fatale. Nul ne le déplore autant que moi, croyez-le. Mais pourquoi se boucher les yeux ? Ce qu'on peut espérer c'est qu'il restera des esprits tournés naturellement vers la culture classique et qui le maintiendront. Après tout, ce n'est pas si nouveau : durant mes études secondaires, nous étions en section A en tout et pour tout deux élèves. Cela a fait

deux agrégés de lettres, évidemment ! Le cas du latin est d'ailleurs différent de celui du grec. S'il s'agit de faire des latinistes nous retombons dans l'exemple précédent. Mais s'il s'agit de donner une teinture de latin aux jeunes lycéens et surtout d'utiliser pour la formation de l'esprit cet instrument incomparable qu'est la version latine, alors je pense que longtemps encore nous devrions avoir de nombreux élèves dans les classes avec latin et qu'il est du devoir de l'université d'y veiller. Cela ne contrarie pas la formation mathématique, bien au contraire. Et puis, je fais confiance aux jeunes filles. Elles seront fidèles au latin –et même au grec – plus longtemps que les garçons ! Les femmes sont intellectuellement plus désintéressées, plus spontanément tournées vers la culture littéraire que les hommes et l'esprit de finesse leur est plus naturel que l'esprit de géométrie.

Question – La diffusion de la culture ne pourrait-elle pas être améliorée ? Par exemple, le système de nos bibliothèques n'est-il pas à modifier de fond en comble ? des facilités de prêt de livres ne seraient-elles pas possibles grâce à l'extension de bibliobus ?

Réponse – Tout est à faire et je me propose de développer l'action de l'État dans ce domaine. Mais je voudrais bien qu'on me suggérât un autre terme que bibliobus !

Question – Ne vous semble-t-il pas que la télévision pourrait jouer un rôle culturel beaucoup plus important en diffusant, par exemple, les cours de quelques grandes vedettes de l'Université ? Si un Alain enseignait encore, ne mériterait-il pas que, deux fois par mois, ses cours soient télévisés ? L'enseignement télévisé des « sciences humaines » ne pourrait-il ainsi pas former à domicile intellectuellement des Français qui ne sont pas étudiants et permettre à certains étudiants de suivre quelques cours à distance ?

Réponse – Je puis vous dire que depuis quatre ans et quatre mois que je suis au gouvernement, je m'acharne à développer les émissions dont vous parlez à la radio et à la télévision, de même que tout ce qui se rattache à l'enseignement audio-visuel. Nous sommes encore loin du but recherché, essentiellement à cause de l'opposition sourde mais obstinée de la majorité des universitaires. Néanmoins des progrès ont été déjà réalisés. Et je suis bien décidé à poursuivre.

Question – Des sociologues ont récemment mené une enquête auprès du public des musées. La majorité des personnes interrogées ont répondu : 1. qu'elles étaient entrées par hasard, 2. que le musée leur faisait penser à une église et les intimidait, 3. qu'elles n'avaient reçu qu'une formation artistique rudimentaire parce que l'histoire de l'art est la parente pauvre dans les lycées et les écoles. La formation esthétique ne doit-elle pas être développée au même degré que l'enseignement des lettres ? N'est-ce pas nécessaire non seulement pour la peinture mais aussi pour l'architecture et la musique modernes qui ne recueillent encore que l'incompréhension du public, même cultivé ?

Réponse – Il y a beaucoup de choses à répondre à votre question. D'abord, en dépit de l'action d'André Malraux, beaucoup de nos musées sont encore des nécropoles où, en effet, l'on n'entre que par hasard. L'œuvre de rénovation est commencée, au Louvre notamment et partout où il y a un animateur les résultats sont éloquentes : voyez le musée d'Albi par exemple. Ensuite un effort est fait pour la formation artistique. Il m'arrive souvent d'entrer dans un musée ou une exposition : chaque fois je rencontre des groupes d'enfants ou d'adolescents qui effectuent des visites dirigées. Et vous savez que nous venons de créer une section de l'enseignement secondaire orientée vers la culture artistique. Mais il y a trop de choses à enseigner aux enfants pour que l'école puisse suffire. La culture artistique doit faire partie de l'emploi du temps des vacances scolaires et relève, à ce titre, de

la responsabilité des parents ou des œuvres para-universitaires. L'initiative privée trouverait là un rôle intéressant et utile, comme le prouve déjà le succès des multiples « festivals » qui se sont créés depuis quelques années : Aix, Avignon, Bordeaux, Besançon, Sarlat, etc. En architecture, les services de la Construction ont à ma demande accentué leur effort pour entraver la passion de laideur qui a saisi tant de nos concitoyens. Mais c'est difficile et quel enseignement pourrait suppléer le goût quand l'exemple vivant n'a pas de pouvoir ? J'ai vu récemment dans un village breton merveilleux d'unité architecturale, maisons aux toits d'ardoise, murs de granit ou blanchis à la chaux, volets gris, un immeuble neuf peint en jaune avec des volets sang de bœuf ! Et Dieu sait pourtant que la Bretagne est une de nos provinces où le vandalisme a le moins pénétré !

Question – La protection des sites et des monuments doit encore s'exercer trop souvent contre le sentiment des collectivités qui préfèrent le pavillon de banlieue aux vieilles pierres. Comment pourrait-on éduquer le public ?

Réponse – La question ne me paraît pas tout à fait claire. L'amour des vieilles pierres est une chose et les règlements arrivent sinon à l'inspirer du moins à l'imposer et de façon plus générale qu'on ne dit. Mais il faut construire. Les sites illustres sont relativement bien protégés. Ailleurs, ce n'est plus un problème de construction mais d'architecture et c'est moins le public qu'on devrait éduquer que les architectes. Nous avons quelques grands architectes : Bernard, Gillet, Pouillon, Zehrfuss par exemple, mais aussi beaucoup qui acceptent de construire n'importe quoi, n'importe où. Il y a trop d'argent à gagner dans la construction, cela entraîne les pires méfaits et qu'on ne peut punir facilement. Voici trois ans que j'essaie de faire démolir deux ou trois cubes de béton qu'un criminel que je connais pas a dressés au milieu de l'admirable plage de Pampelonne dans des conditions irrégulières que je crois savoir. Les tribunaux en tout cas ont statué en ce sens. Mais les astuces juridiques sont infinies et les cubes sont toujours là. Permettez-moi de dire que la presse pourrait jouer un rôle très utile dans l'éducation du public que vous souhaitez.

Question – Nous nous acheminons vers une sorte de « marché commun » de l'enseignement de l'histoire en ce sens que, de plus en plus, les historiens abandonnent le point de vue « national » pour envisager un conflit (la guerre de 1870 par exemple, vue par les Français et les Allemands). Comment développer ce courant ?

Réponse – Il existe en effet un mouvement en ce sens et, dans la mesure où il retire à l'histoire la nocivité que dénonçait Valéry, il faut l'encourager. Vous n'avez d'ailleurs pas de souci à vous faire car les historiens actuels, et les professeurs d'histoire en particulier, s'ils pèchent par partialité ce n'est certes par excès de nationalisme. Il est bon, il est indispensable de ne plus enseigner la haine des autres peuples. Mais quant à moi j'aimerais qu'on enseignât un peu plus l'amour de la patrie. Il m'arrive, à lire les ouvrages actuels, de regretter Michelet et même le bon vieux Mallet.

Question – Les maisons de la Culture vous paraissent-elles être le musée idéal de demain, le foyer de rayonnement culturel le plus souhaitable parce que le plus attrayant grâce aux cinémathèques, conférences, pièces de théâtre ? Est-ce le moyen de mettre en contact le public populaire avec ce qui lui paraissait le privilège de spécialistes ?

Réponse – Je crois en effet aux Maisons de la Culture et j'appuie de mon mieux l'action d'André Malraux. Les premières réalisations constituent des succès retentissants comme le théâtre populaire, qu'il s'agisse du TNP, du théâtre de l'Est parisien, ou de quelques troupes de province, Planchon par

exemple. Comme l'enseignement, la culture doit être mise à la portée de tous, ce qui ne veut pas dire vulgarisée mais largement décentralisée, répandue sur tout le territoire, sinon gratuitement, du moins à bon marché. Dès que le livre, le théâtre, le concert sont facilement accessibles et ne coûtent pas cher, ils trouvent un immense public. C'est même une des constatations les plus réconfortantes que l'on puisse faire !